

LES INFORMATIONS DIEPPAISES
DIEPPE

28 AOUT 1964

LA SECONDE PRÉSENTATION DE FILMS DE LA BIENNALE DE PARIS CINÉMA TOUT FAIT ET CINÉMA A FAIRE

Déroutante sélection que cette seconde présentation de « films sur l'art » de la Biennale de Paris. Autant la première avait passionné par la recherche constante, réussie ou non, des cinéastes, autant la soirée de mercredi fut-elle sur ce point décevante.

Représenté par deux courts métrages, Jacques Brissot, avec « Egypte ô Egypte » joue des travellings avant et arrière avec autant de délice que des jeux de lumière enveloppante. Mais, hormis quelques aspects de cité déserte beaux comme des Chirico, sa cantate para-Claudélienne était passablement ennuyeuse.

Canular ? Démonstration de virtuosité technique ? Son second film sur la 3^e Biennale de Paris dessert par sa prétention et son montage symbolique ce qu'il veut servir. Mais s'il s'agit d'un canular...

Dans « Volcans endormis » de Luntz, le merveilleux côtoie l'insolite, le réalisme relaie le fantastique. La caméra dévoile « la face cachée de la terre » avec une insolence puisée chez l'exemplaire Jean Vigo. Suf- fit-il de s'arrêter pour regarder ? Il y avait plusieurs films dans « Volcans endormis ». Dommage que le réalisateur n'ait su se limiter car il possède un ton personnel.

Que dire de « la femme et l'animal » de Feri Farzaneh, ce catalogue de luxe sur papier, glacé comme e commentaire ? Traiter le sujet ne suffit pas, encore faut-il la manière Olivier Clouzot en transposant visuellement la « genèse d'un buste » avec l'appui d'un rythme musical, du Webern, a tenté le diable en jouant, arbitrairement, du descriptif. Et Webern fut sans doute aussi mal servi que le sculpteur. Mais l'essai était passionnant.

Jean-Dominique Lajoux qui accompagna l'expédition Lhote au Tassili N'Ajjer, dont le Dieppois Pierre Colombel présenta récemment, à la

M.J.C., la mission de recherches archéologiques, a tiré partie, grâce surtout au cinémascope et à la couleur, de l'extraordinaire décor minéral. Son but documentaire, la révélation des fresques préhistoriques, l'a détourné des variations plastiques d'un tel paysage cinématographique. Quel film merveilleux Stroheim y aurait tourné ?

François Weyergans n'avait, lui, qu'à promener, avec respect et passion, sa caméra à travers les tableaux d'Hieronimus Bosch pour démontrer que le peintre hollandais tait l'extraordinaire cinéaste visionnaire que le septième art n'a pas encore créé.

Ainsi le cinéma tout fait a-t-il mercredi soir sauvé le cinéma à faire, celui de demain.

P. V.

LES INFORMATIONS DIEPPAISES
DIEPPE

25 AOUT 1964

A propos de la sélection de films de la Biennale de Paris Triomphe du court métrage

Le court métrage est-il le parent pauvre du cinéma ? Certains spectateurs s'obstinent à le considérer comme tel, alors même qu'il a conquis, depuis plusieurs années déjà, ses authentiques lettres de noblesse. Naguère encore, le terme de documentaire s'appliquait aux ennuyeux « bouche trous » de complément de programme, traitant entre autres joyeusetés de la culture des noisettes au Pays Basque ou des variations saisonnières chez les Esquimaux... On conçoit que le cinéophile ait eu alors d'autres chats à fouetter ! Mais aujourd'hui les choses ont un peu changé. Des hommes tels qu'Alain Resnais, Georges Franju, Jean Rouch, Mario Ruspoli, Norman Mac Laren, suivant en cela l'exemple de quelques illustres aînés (Robert Flaherty, Jean Epstein, Jean Grémillon, Georges Rouquier, etc...), ont démontré — avec quelle éloquence ! — que le court métrage pouvait être un art. « Pour moi, disait par exemple Franju, il n'y a pas de différence fondamentale entre un court et un long métrage : ils m'offrent tous deux les mêmes possibilités de style ». Format idéal pour l'ethnologue, le pédagogue, le cinéaste d'animation, fournissant par ailleurs l'équivalent cinématographique de ce que la nouvelle ou le conte sont au roman, il apparaissait enfin comme un « banc d'essai » idéal pour ceux de la nouvelle vague (et assimilés). C'est bien ainsi, je crois, qu'il convient d'aborder la remarquable anthologie de films récents (de durée réduite, mais de qualité hors de pair) que nous propose la Biennale de Paris.

Le premier programme nous a permis d'admirer au moins une éclatante réussite : La métamorphose du violoncelle de Dominique Delou-

che. Un tel film nous prouve, avec une discrétion allée à une virtuosité peu communes, que si les objets inanimés ont une âme, le cinéma plus qu'aucun autre art est apte à les révéler. On n'oubliera pas de sitôt l'extraordinaire « jeu de doigts » de Maurice Gendron, habilement filmés en transparence. C'est de la microchorégraphie ! Delouche, rappelons-le, a signé également quelques autres remarquables « films d'art », dont Le spectre de la danse, La messe sur le monde, Edith Stein (Grand Prix des Rencontres de Prades 1963), l'Adage, etc...

Demain 26 août, une deuxième sélection, non moins riche que la première sera offerte au public. Egypte ô Egypte de Jean Brissot, aux images grandioses et lumineuses (un peu conventionnel malgré tout) ; Volcans endormis de E. Luntz, où le figuratif et l'abstrait se rejoignent savoureusement, seront présentés.

Je puis me porter garant de Hieronimus Bosch de F. Weyergans. Qui songerait encore, après un tel florilège, à soutenir que le court métrage est un canton sacrifié du septième art ? Il s'avère au contraire, en cette période de crise, l'un de ses rameaux les plus vivaces.

Claude BEYLIE

Demain soir, au Casino
entrée libre

La 3^e Biennale de Paris et Egypte ô Egypte, de Brissot, Volcans endormis de Luntz, Tassili N'Ajjer de Laloux, Hieronimus Bosch de Weyergans, La femme et l'animal, de Farzaneh et Genès d'un buste, d'O. Clouzot.

A 18 h. 15, au Casino, entrée libre.